

le monde attend derrière la porte

Pascale Maret

Roman



Extrait de la préface



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

le monde attend derrière la porte

Pascale Maret

Roman



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

**Elle a toujours connu cette atmosphère
dévote, les prières quotidiennes à l'église,
les confessions publiques. Sarah sait
que les autres filles du collège portent
des pantalons, regardent la télé,
parlent aux garçons, toutes choses
qui lui sont interdites. Les règles
de la Communauté des Rigoristes,
à laquelle appartient sa famille,
sont très strictes, et la voie des adeptes
toute tracée. Pour avoir tenté de franchir
les barrières qui la séparent du monde,
Sarah risque la relégation et,
si elle continue à trahir, ses parents
seront exclus de la Communauté.
Mais elle ne se résigne à rien, ne veut
plus renoncer.**

Pour Josette.

Prologue

– Confesse à présent ta faute devant l'assemblée de tes frères, Sarah Verdier, car, tu le sais, « si nous avouons nos péchés, Jésus-Christ nous en purifiera ».

Le Tuteur avait parlé de sa voix lente et solennelle, en marquant comme à son habitude une légère pause avant de citer les Saintes Écritures. Deux cents paires d'yeux se sont tournées vers moi. Je me suis sentie tout à coup très petite, j'aurais voulu reculer dans les jupes de ma mère, mais mon père m'a poussée vers le centre du cercle.

– Allons, parle sans crainte, a poursuivi le Tuteur. Car, tu le sais, nous sommes... « capables d'indulgence pour l'ignorant et l'égaré ». Si Pauline a révélé ta faute, c'est pour éviter que tu ne t'engages sur un mauvais chemin.

Je me taisais, je gardais les yeux baissés. Je n'aimais pas le Tuteur, avec ses yeux d'un bleu

si froid, ses lèvres minces qui ne souriaient jamais et les horribles poils qui sortaient de ses narines. Et je n'aimais pas non plus Pauline, qui passait son temps à m'espionner pour avoir ensuite le plaisir de me dénoncer.

– Voyons, Sarah, tu veux être purifiée de ta faute, n'est-ce pas ? Tu ne veux pas devenir l'ennemie du Seigneur ?

Devenir l'ennemie du Seigneur ? Qui pourrait vouloir une chose pareille ?

– Non, ai-je dit dans un souffle.

– Alors nous écoutons ta confession.

– Je... je confesse que ce matin, à la récré... quelqu'un m'a donné un bonbon et... et je l'ai pris... et...

Je me suis interrompue, au bord des larmes.

– Tu l'as pris et tu l'as mangé ! a fini à ma place le Tuteur. Et tu as parlé un long moment avec la fille qui te l'a donné. Une fille qui n'est pas des nôtres.

Il n'y avait pas de colère dans sa voix grave, plutôt de la tristesse : il semblait profondément peiné par mon indiscipline.

– Voyons, Sarah, a-t-il repris, faut-il que je te rappelle ce qu'a dit le Seigneur ? « Ne touchez à rien d'impur et moi je vous accueillerai. » Si tu veux être un vase précieux dans la maison de Dieu, tu dois te tenir à l'écart de ceux qui ne sont que des vases grossiers et impurs. Tu dois te détourner d'eux et ne partager aucune

nourriture avec eux. Tu le sais, n'est-ce pas ? Car tu vis dans la Vérité et la Justice tandis que le monde vit dans l'ignorance et le péché.

J'ai hoché la tête sans rien dire. Oui, je le savais. Je ne devais pas parler à Manon parce qu'elle ne faisait pas partie de la Communauté et qu'elle vivait dans l'ignorance et le péché. Et pourtant Manon m'avait laissé le bonbon à la framboise, alors que c'était aussi son préféré. Manon était douce et gentille, et très jolie. J'aurais bien voulu être son amie.

Le Tuteur s'est penché vers moi.

– Tu vas promettre au Seigneur de ne plus retomber dans ta faute à l'avenir, n'est-ce pas ? Tu le promets ?

J'ai relevé la tête et j'ai dit :

– Non.

J'avais six ans.

Première partie

Soirée d'été

J'ai relevé la tête et j'ai dit :

– Non. Je ne veux pas changer d'école. Pas pour ma dernière année de collège... S'il vous plaît!

Ma mère en a presque lâché la louchée de pâtes qu'elle servait et a ouvert la bouche une seconde, comme un gros poisson, avant de la refermer pour laisser parler mon père.

– Il ne s'agit pas de ce que tu veux, a-t-il dit sans hausser le ton. La Communauté a fait le choix de ne plus envoyer les enfants au collège public. Il n'y a pas à discuter.

– Mais..., ai-je commencé.

– Mange en silence, je te prie, a coupé mon père.

Je me suis mordu les lèvres pour contenir ma colère et j'ai touillé nerveusement la colline de pâtes qui garnissait mon assiette. De l'autre côté de la table, mon frère Nicolas baissait le

nez sans rien laisser paraître, bien qu'il soit sans doute aussi fâché que moi à l'idée de quitter le collège. Je ne lui en voulais pas de son silence. Je connaissais sa stratégie : ne jamais manifester d'opposition ouverte, et agir en douce.

Mais moi, je ne pouvais pas dissimuler comme lui, j'étais trop bouleversée. M'empêcher de retourner au collège, c'était me priver de ma bouffée d'oxygène. Comment allais-je survivre sans voir Manon, Mme Castellane... Olivier ? Des larmes de chagrin et de rage m'ont soudain embué les yeux.

– Je comprends pas comment tu peux être si contente de venir au collège, m'avait dit un jour Manon d'un ton agacé. C'est tellement galère !

C'était quelques mois plus tôt, pendant l'année de quatrième. On était au CDI, profitant de l'absence du prof de maths pour préparer notre exposé sur Maupassant, et je me sentais très heureuse. D'abord d'être au CDI, qui était mon endroit préféré au collège, avec tous ces livres et ces magazines qu'on pouvait consulter sous l'œil bienveillant de Mme Castellane. Et puis de faire équipe avec Manon pour l'exposé. D'habitude, chaque fois qu'il fallait faire un travail à deux, je me retrouvais enchaînée à Pauline, l'autre fille de la Communauté et mon ennemie de toujours, qui était dans la même

classe que moi depuis la maternelle, mais cette semaine-là Pauline était coincée chez elle par une bonne grippe et j'avais sauté sur l'occasion.

– Non, vraiment, a repris Manon, c'est trop bizarre comme tu aimes le collège. Moi, je préfère être n'importe où plutôt qu'ici!

J'ai soupiré.

– Bien sûr, toi, en sortant, tu vas chez une copine, ou à ton cours de judo, ou à la piscine...

– Ou je rentre chez moi faire mes devoirs, a continué Manon en riant. Trop super!

– Au moins il n'y a pas quelqu'un qui t'attend en voiture devant le portail pour t'embarquer aussitôt à la maison, à midi et le soir!

– Moi, je trouve que tu as de la chance de rentrer manger chez toi. La cantine, c'est vraiment pas bon!

– Peut-être, mais tu restes avec les autres, tu peux discuter, rigoler. J'aimerais bien...

Je me suis interrompue. Mme Castellane avait levé la tête.

– Je sais, a dit Manon, c'est bête que t'aies pas le droit de manger avec nous. Vous êtes vraiment trop à part, vous les Rigoureux... Tu veux même pas venir chez moi!

– C'est pas ma faute, ai-je rétorqué à voix basse. Je dois suivre la règle. Et puis on s'appelle pas les « Rigoureux », mais les « chrétiens rigoristes », je te l'ai déjà dit.

– Bon, mais tu sais bien que tout le monde

vous appelle comme ça... En tout cas c'est dommage, parce qu'on ne peut presque jamais se parler... Alors c'est dur d'être vraiment copines.

J'ai senti mon cœur se serrer.

– Mais tu veux bien quand même ? ai-je demandé d'une voix hésitante.

– Quoi ?

– Qu'on soit copines ?

Manon a souri gentiment.

– Bien sûr, idiote.

– Moins fort, les filles ! nous a jeté Mme Castellane.

Mais elle n'avait pas l'air fâché. Au contraire.

– Sarah, dépêche-toi de manger, ça va être tout froid, m'a houspillée ma mère. Nicolas, tu en veux encore ?... Béatrice, finis ton assiette, tu n'as presque rien mangé ! Elles sont bonnes pourtant, mes pâtes, non ?

J'ai étouffé un soupir d'agacement. Le ton enjoué et l'agitation incessante de ma mère me tapaient sur les nerfs, tout autant que le calme imperturbable de mon père. Ça leur était bien égal, à eux, que je sois dévastée par ce changement d'école. Du moment que la Communauté avait décidé... Mais je ne pouvais me résigner à me taire.

– Excuse-moi, papa, est-ce que je peux poser une question ? J'ai fini mon assiette.

Mon père s'est contenté de hocher la tête en signe d'assentiment.

– Est-ce que c'est une décision du Tuteur ou de tout le Conseil des Sages ?

– Tu parles de l'ouverture de notre école ? La décision vient de bien plus haut, du Ministre de Dieu lui-même. Aux États-Unis et en Australie, il y a longtemps que les enfants de la Communauté ne fréquentent plus les collèges publics, et le Ministre souhaite qu'il en soit de même en Europe. Nous sommes devenus assez nombreux à Saint-Gabin pour pouvoir créer notre propre école, avec l'aide généreuse de nos frères américains, et vous protéger ainsi de la violence, des problèmes de moralité ou de drogue. La vie au collège est rarement compatible avec nos valeurs, tu as dû t'en apercevoir. Il faut au contraire te réjouir de ce changement et remercier dans tes prières ceux qui veillent à te maintenir dans le droit chemin.

Oui, encore une fois, c'était pour mon bien qu'on agissait. Pour m'empêcher de céder aux tentations mauvaises qui me guettaient dans « le monde ». Je pouvais le comprendre, mais de là à m'en réjouir...

– Dépêchez-vous, il est l'heure ! a claironné ma mère. Allez vite vous préparer !

Comme tous les soirs, il fallait se rendre à l'assemblée pour la prière. J'ai filé avec résignation

vers les étagères à chaussures. Nicolas était en train d'enfiler sa veste et je n'ai pas résisté au plaisir de le bousculer. Bien qu'il n'ait que douze ans et moi bientôt quinze, il était presque aussi grand que moi et il a riposté aussitôt, m'empoignant sans ménagement. C'était un petit jeu qu'on adorait.

– Arrêtez de chahuter, a soupiré Élise, vous êtes fatiguants !

Élise avait dix-huit ans. C'était la troisième de la famille, mais comme nos deux grands frères étaient déjà mariés et installés dans leur propre maison, elle avait endossé le rôle de l'aînée raisonnable et commandante, toujours à nous surveiller et à nous faire la morale. Je la trouvais super agaçante.

– Vraiment, Sarah, a-t-elle ajouté en prenant un air sévère qui ne collait pas du tout avec son visage rond et placide, on ne dirait pas que tu vas avoir quinze ans. Tu n'as plus l'âge de te comporter en garçon manqué. Quand je serai mariée, ce sera toi la plus grande. Tu devras donner l'exemple à Béatrice et seconder maman.

Ma mère est apparue dans l'entrée.

– Ah bien oui, je vais être bien montée avec une aide pareille ! Pas même fichue de cuisiner sans tout laisser brûler, souillon et mauvaise couturière !

Elle avait dit ça d'un ton rieur, mais je savais combien elle s'inquiétait de me voir si dépourvue

des qualités essentielles que doit posséder une fille.

– Tiens, viens là, Sarah, a-t-elle poursuivi, que je t'arrange un peu.

Dans la bagarre avec mon frère, mon fichu avait glissé. Ce bout de tissu était mon cauchemar. J'étais supposée l'avoir en permanence sur la tête, comme toutes les chrétiennes rigoristes, puisque selon les Saintes Écritures « la femme a été créée pour l'homme et doit en avoir le signe sur la tête ». J'avais donc deux bonnes raisons de le détester : la première, c'est qu'il marquait mon appartenance au sexe jugé inférieur, la seconde, c'est qu'il me désignait comme une « Rigoureuse » aux yeux du « monde ». Ma mère l'a rajusté sur ma tête et a observé le résultat d'un œil critique.

– Pourquoi ne lâches-tu pas tes cheveux, au moins pour aller à l'assemblée ? m'a-t-elle demandé pour la millième fois. C'est quand même plus joli. Et tu sais en plus que tu ne devrais pas te faire de nattes, car il est écrit que les femmes « se parent non de tresses, ni d'or, ni de perles, ni de vêtements coûteux, mais d'œuvres bonnes ».

– Mais maman, ai-je répliqué moi aussi pour la millième fois, je ne me « pare » pas, c'est juste pour éviter qu'ils s'emmêlent, c'est tout.

J'ai tiré sur mes deux tresses d'un geste que je faisais souvent. Si j'avais pu les arracher !

J'aurais tant aimé avoir les cheveux courts ! Et porter un pantalon, au lieu de ces sempiternelles jupes qui me battaient les mollets ! Mais bien sûr, cela aurait été contraire aux Saintes Écritures. Quand on appartenait à la Communauté, on ne pouvait pas aller contre la parole de Dieu, comme le faisaient les autres, les insensés qui vivaient dans « le monde » et avaient oublié les vraies valeurs. Mais je trouvais ça vraiment difficile.

Élise et Béatrice, en revanche, n'avaient pas l'air de souffrir de notre accoutrement. Élise était très fière de ses cheveux, d'un châtain plus clair que les miens, et qui dégringolaient dans son dos en une cascade soyeuse. Sa coquetterie s'accommodait sans problème de la parole de Dieu et elle trouvait même affreuses et ridicules les filles qui portaient des jeans ou des shorts. Quant à Béatrice, on aurait pu l'habiller d'un sac-poubelle qu'elle s'en serait moquée, perdue comme elle l'était dans son monde à elle, peuplé d'animaux et de rêveries secrètes. Je me sentais si différente de mes sœurs : heureusement qu'il y avait Nicolas ! Lui aussi, il avait parfois du mal à supporter les règles de la Communauté, surtout depuis qu'il était copain avec Sélim. Sélim était arrivé l'année précédente au village, avec sa famille. C'était le seul Arabe du collège. Il n'avait jamais entendu parler des chrétiens rigoristes et quand Nicolas était venu lui parler, ça ne l'avait

pas étonné. Il avait même été plutôt content, étant donné qu'il ne connaissait personne dans notre bled. Nicolas et lui s'étaient découvert une passion commune pour le foot et étaient devenus bons copains, de façon évidemment clandestine. Pour mon frère ça n'avait pas été simple, mais il était astucieux et doué pour le mensonge : une fois par semaine, profitant d'une heure de trou entre la fin des cours et sa séance chez l'orthophoniste, il filait passer un moment chez Sélim au lieu de patienter sagement dans la salle d'attente en attendant son tour, comme il était censé le faire. J'étais la seule à être au courant. Il savait qu'il pouvait me faire confiance et il ne m'avait pas caché qu'il se permettait chez Sélim tout ce qui nous était interdit : regarder la télé, jouer à des jeux électroniques, et même manger des pâtisseries avec ces étrangers ! Si notre père apprenait ça... je n'osais pas penser à ce qui se produirait !

En montant dans le monospace, j'ai lancé une bourrade affectueuse à mon frère.

– Sarah, Nicolas, installez-vous calmement. Je vous rappelle que nous allons à la prière, a dit mon père en nous jetant un regard fâché dans le rétroviseur.

La voiture roulait entre les pavillons du lotissement. Dans les jardinets, des pères s'affairaient autour du barbecue, des enfants faisaient de la balançoire, des gens sirotaient un verre dans leurs

fauteuils de plastique blanc. D'autres étaient déjà rentrés dans leur maison et j'entrevois par leurs fenêtres la lueur bleutée de la télévision. On allait bientôt passer devant chez les Derval. Comme à chaque fois, je me suis concentrée de toutes mes forces en espérant voir Olivier, mais devant la grosse villa aux volets verts il n'y avait que M. Derval, qui fumait sa cigarette tout en arrosant les plates-bandes. Notre voiture a imperceptiblement ralenti, non pas que mon père ait voulu me donner l'occasion de vérifier qu'Olivier était bien le garçon le plus séduisant de la Terre, mais simplement parce qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer lui-même du coin de l'œil le beau jardin fleuri des Derval.

– Quelles marguerites magnifiques, me suis-je écriée exprès pour l'embêter... C'est si joli à côté des fleurs roses. Tu devrais en mettre chez nous, papa.

– Il ferait mieux d'ajouter une rangée de salades, plutôt, a rétorqué ma mère. Les fleurs, il y en a déjà bien trop dans le jardin. Ça lui prend un temps fou et pour quoi ? Pour rien !

Mon père n'a rien répondu. Le pauvre ! Les fleurs, c'était sa faiblesse ; en été, il se levait à l'aube et se glissait au jardin comme un maraudeur pour s'en occuper avant de rejoindre l'entreprise de Jean Vizade, un des « Sages » de la Communauté, où il était électricien. Ma mère avait beau râler contre cette occupation futile et presque

impie, elle n'avait pas réussi à faire disparaître de notre jardin campanules, œillets de poète, roses et delphiniums.

– Moi, je trouve que c'est beau, d'avoir des fleurs autour des maisons, a dit soudain Béatrice.

On pouvait toujours compter sur elle pour prendre la défense de papa. Il y avait entre ces deux-là une complicité spéciale, que j'enviais parfois. Peut-être parce qu'ils se ressemblaient : plutôt maigres, avec des cheveux fins et châtain clair, un visage mélancolique, des gestes lents, un tempérament taciturne. Nicolas et moi, nous tenions en revanche nettement de maman. Nous avions hérité d'elle son corps trapu et musclé, son visage rond, ses cheveux bruns et drus, son énergie. Élise était entre les deux : plutôt maman par sa silhouette petite et ronde et son nez retroussé, mais avec des cheveux châtons et un caractère placide.

– Notre rue, elle est jolie parce qu'il y a beaucoup de fleurs, a repris Béatrice.

Mon père lui a jeté un regard reconnaissant dans le rétroviseur : Béatrice, c'était son autre faiblesse.

Moi aussi, j'aimais notre rue, mais c'était surtout parce qu'aucune autre famille de la Communauté n'y habitait : ça m'évitait de me sentir en permanence surveillée par les voisins. Ma mère en revanche déplorait notre relatif isolement. Elle aurait de loin préféré vivre de

l'autre côté du village, dans le quartier de la Collinette, là où étaient regroupées la plupart des familles rigoristes et où se trouvait également notre église.

La voiture longeait la place du marché. En cette tiède soirée de fin août, les joueurs de pétanque occupaient encore le terrain et la terrasse du café était remplie. Sur les marches de la poste, une demi-douzaine de jeunes discutaient. J'ai reconnu Manon et lui ai fait un signe de tête, mais elle ne m'a pas vue. Comme il aurait fait bon flâner dehors avec elle, s'attabler en terrasse pour déguster une glace, ou même rester au jardin avec un bon roman ! Je n'avais pas la moindre envie d'aller m'enfermer comme chaque soir dans ce triste bâtiment sans fenêtres qui nous servait d'église, à écouter le Tuteur ou un autre des « Sages » lire et commenter inlassablement des passages de la Bible déjà cent fois lus et commentés, ou nous faire part des dernières instructions du Ministre de Dieu tout juste arrivées des États-Unis.

Quittant le centre de Saint-Gabin, nous nous sommes engagés sur la route qui menait à la Collinette et avons bientôt dépassé des familles de la Communauté qui se rendaient à pied à l'assemblée. En général le père marchait devant, suivi des enfants les plus grands, et la mère formait l'arrière-garde avec les plus jeunes, le petit dernier dans les bras ou en poussette. Trente ans

plus tôt, le Ministre de Dieu de l'époque, un frère australien, avait décrété que six enfants était le chiffre idéal pour une famille et depuis lors les membres de la Communauté, selon ses instructions, s'étaient multipliés de par le monde. Mes parents avaient accompli leur devoir comme les autres : Luc, William, Élise, moi, Nicolas et Béatrice étions venus grossir tour à tour les rangs des chrétiens rigoristes.

Sur le parking de l'église, les breaks familiaux, les monospaces et les minibus déversaient des grappes de garçons aux cheveux ras et de filles en jupes longues, leur petit foulard sur la tête. J'ai repéré de loin les magnifiques cheveux blond-roux de Floriane Leroy. Les Leroy étaient de bons amis de notre famille et je m'entendais assez bien avec leur fille qui avait un an de plus que moi. La fréquentation quotidienne de ses quatre petits frères avait fait de Floriane une championne des jeux de ballon et, comme moi, elle adorait jouer au foot avec les garçons. Son visage s'est éclairé d'un sourire en me voyant.

– Salut, ça va depuis hier ? m'a-t-elle soufflé.

– Non, pas trop, j'ai dit à mes parents que je voulais rester faire ma troisième au collège mais bien sûr ça n'a servi à rien.

– Tu leur as dit ça ? s'est étonnée Floriane. Tu as de la chance qu'ils soient gentils. Moi, mon père m'aurait aussitôt punie d'enfermement dans ma chambre ! Mais je ne comprends pas

pourquoi ça t'embête, ce changement d'école. On sera entre nous, ce sera beaucoup mieux. De toute façon, au collège on restait à part et les autres se moquaient de nous. Moi, je suis contente : au lieu de préparer ma formation de comptable chez moi, il paraît que je pourrai la faire à l'école. Comme ça on pourra continuer à se...

Je l'ai coupée :

– Ta formation de comptable ? Mais tu ne voulais pas suivre une seconde générale par correspondance ?

– Oh, ça ne me servirait à rien d'avoir un bac général, puisque je n'aurai pas le droit de faire d'études après, tu sais. Si j'apprends la comptabilité, je pourrai aider mon père à la menuiserie, ce sera plus utile.

Le problème avec Floriane, c'était qu'elle s'accommodait de tout avec la même placidité résignée. J'aurais voulu continuer à discuter, mais il était l'heure d'entrer. Au moment de franchir la lourde porte et de pénétrer dans la salle aux murs nus éclairée au néon, j'ai tourné la tête avec regret vers la douce lumière de cette soirée d'été.

Lecture et nettoyage à sec

– Sarah, peux-tu faire une phrase en utilisant la tournure « *I use to...* » ?

J'ai levé un œil morne vers Mlle Fraisse, la répétitrice d'anglais. De tous les profs de notre nouvelle école, c'était de loin la plus gentille, aussi ai-je fait un effort pour répondre, malgré mon peu d'envie.

– *I use to go to church everyday*, ai-je lancé avec une moue résignée.

– *Very good, Sarah!* À toi, Pauline...

Je me suis replongée dans mes ruminations. Cela faisait trois semaines que la rentrée avait eu lieu au « Centre de soutien scolaire de la Collinette », et je me sentais déjà à bout, à bout de patience, à bout d'ennui. Dans notre « classe » de troisième, nous étions cinq, dont bien sûr l'inévitable Pauline, mais aussi Madeleine

Thérot, la plus jeune des filles du Tuteur, et deux garçons. Personne pour me remonter le moral. Heureusement, Floriane nous rejoignait pour certains cours, cela faisait au moins quelqu'un avec qui bavarder. Quant aux « professeurs », c'étaient en réalité de simples répétiteurs, qui supervisaient le travail que nous faisons à partir des cours par correspondance. Ils étaient dans l'ensemble très jeunes, et tous extérieurs à la Communauté, mais les ordres étaient très stricts : pas question de nouer des contacts personnels entre enseignants et élèves, ni de discuter de quoi que ce soit d'extrascolaire. À peine les cours terminés, ils s'éclipsaient, peu soucieux de s'attarder dans cette école d'un genre spécial où ils ne semblaient guère à l'aise. Celui qui était chargé des sciences était le plus embarrassé : il devait réussir à traiter le programme tout en respectant notre doctrine, c'est-à-dire sans parler ni d'évolution des espèces ni de sexualité. J'avais constaté en examinant la table des matières que les pages traitant de ces questions avaient été arrachées de nos manuels. Au collègue, les années précédentes, il y avait des cours auxquels nous n'avions pas le droit d'assister, par exemple lorsque le prof projetait un film ou qu'il s'agissait d'éducation sexuelle, mais je pouvais au moins compter sur Manon pour avoir un compte rendu de ces séances.

Le collègue me manquait terriblement : la

classe et sa grosse vingtaine d'élèves, trop bruyante et dissipée, bien sûr, mais tellement vivante et diverse ; l'amitié de Manon, plus précieuse encore d'être clandestine ; les récréés pendant lesquelles je pouvais observer discrètement Olivier ; le CDI où je me faufilais chaque fois que possible, tâchant ensuite de lire en cachette les romans recommandés par Mme Castellane. Cette année, pour seule lecture, j'en étais réduite à mon manuel de français, que j'avais dévoré intégralement dès la première semaine. Les extraits de textes étaient autant d'appâts qui m'avaient mis l'eau à la bouche tout en me laissant sur ma faim : à partir d'une page ou deux et de quelques lignes de résumé, j'essayais de reconstituer l'histoire et d'imaginer la suite. Mais ce n'était guère satisfaisant, ces bribes de romans, ces scènes isolées de pièces de théâtre, ces poèmes tronqués. Par chance, le livre de français n'avait pas subi le même sort que celui de sciences et avait échappé à l'arrachage de pages. Pourtant, je m'en étais rendu compte, certains textes n'étaient pas du tout, du tout conformes aux enseignements de l'Église des chrétiens rigoristes. Il y avait par exemple une page tirée du *Dictionnaire philosophique*, de Voltaire, qui s'intitulait « Liberté de penser ». On y assistait à une dispute entre un Anglais et un Portugais. L'Anglais, que notre Tuteur aurait sans doute désapprouvé, déclarait par exemple : « Osez penser par vous-même.

Nous ne sommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de dire son avis. » Le Portugais répondait alors : « Nous sommes aussi fort tranquilles à Lisbonne, où personne ne peut dire le sien. » « Vous êtes tranquilles, rétorquait l'Anglais, mais vous n'êtes pas heureux ; c'est la tranquillité des galériens, qui rament en silence et en cadence. » Le Portugais, très entêté, ne se laissait pas facilement convaincre : « Mais si je me trouve bien aux galères ? » « En ce cas, vous méritez d'y être », concluait alors l'Anglais d'une phrase sans appel.

Un galérien qui rame en cadence et en silence, c'était tout à fait le sentiment que me donnait mon existence. Oui, j'étais peut-être « tranquille », mais je n'étais pas « heureuse ». D'autres autour de moi pourtant, comme le Portugais, paraissaient se trouver bien aux galères : ma mère, Élise, Floriane. Pourquoi fallait-il que je me sente toujours insatisfaite ? Pourquoi n'étais-je pas capable d'apprécier la chance immense que j'avais de faire partie des véritables serviteurs de Dieu ? J'aurais dû comprendre que « la liberté de penser » ne pouvait rien signifier pour qui suivait le chemin tracé par Dieu, qu'elle n'était qu'une manifestation de l'orgueil impie des mécréants. J'ai levé les yeux vers la phrase affichée au-dessus du tableau. C'était une citation d'une lettre de saint Paul : « Nous abattons

les pensées et toute morgue qui s'élève contre la science de Dieu, nous rendons toute intelligence prisonnière de l'obéissance au Christ. » Prisonnière.

Le jeudi suivant, je suis sortie de l'école à trois heures : lorsque j'avais mes règles, ma mère préférait me dispenser d'EPS, persuadée comme elle l'était que le sport est pour les filles une activité plus dangereuse que bénéfique, même en temps ordinaire. Je n'ai pas protesté. Au collège, j'adorais les cours d'EPS. Foot, ping-pong, athlétisme, basket, je me lançais dans chaque activité avec un enthousiasme qui me faisait apprécier de M. Robert, le prof, d'autant plus que la majorité des filles de la Communauté se débrouillaient pour être dispensées à l'année grâce à des certificats médicaux de complaisance. Le sport était mal vu chez nous, surtout pour les filles, car certains soutenaient que la tenue requise était contraire à l'interdiction faite aux femmes de s'habiller en hommes, même si le Ministre de Dieu avait accepté que l'on puisse faire une exception dans ce cas précis. J'avais dû me bagarrer ferme avec mes parents pour qu'ils me laissent participer aux cours.

Mais ici, au Centre de la Collinette, peu m'importait de manquer ou non l'EPS, pour ce qu'on y faisait : dans le cours réservé aux filles, on se contentait de trotter autour du bâtiment et

de faire de vagues assouplissements. Quand je m'en étais plainte à mes parents, mon père s'était contenté de citer une maxime des Saintes Écritures, comme d'habitude : « L'exercice corporel est peu utile, mais la piété est utile à tous. » Chapitre clos.

J'étais donc ce jour-là dispensée de cours de sport et ma mère m'a demandé de l'accompagner au supermarché, ce qui n'était pas pour me déplaire. Sous prétexte d'aider à remplir le Caddie, on pouvait traîner un peu dans les rayons, jeter un coup d'œil aux jeans et aux DVD, ou s'attarder quelques minutes devant l'écran allumé d'une télé. Dans l'allée des yaourts où je m'étais avancée en éclaireur, j'ai aperçu Mme Castellane, visiblement incapable de trancher entre les mérites des « brassés » et des « crémeux ». Je me suis approchée vivement.

– Bonjour, madame.

– Oh, bonjour Sarah. Il y avait longtemps que je ne t'avais pas vue. Comment ça se passe dans ta nouvelle école ?

J'ai jeté un coup d'œil furtif derrière moi : le Caddie de ma mère n'était toujours pas en vue.

– Pas très bien. Je regrette tellement le collège... le CDI, surtout. Au Centre, on n'a pas de bibliothèque, juste les livres au programme, et pas de magazines.

Mme Castellane a eu l'air chagriné.

– Écoute, Sarah, si je peux faire quelque chose pour toi... m'a-t-elle dit d'un ton hésitant. Tu devrais peut-être passer chez moi un jour, je te prêterai des livres si tu veux. C'est tellement dommage...

J'ai soupiré.

– Je ne pense pas que ce soit possible, mais c'est très gentil de votre part. Ça m'a fait super plaisir de vous voir en tout cas, vous donnerez le bonjour de ma part à Manon et aux autres, et aux profs aussi, surtout à monsieur Robert.

– Attends, a dit Mme Castellane en griffonnant rapidement au dos de sa liste de courses, je te laisse mon adresse et mon numéro de téléphone, au cas où...

J'ai empoché prestement le bout de papier, juste au moment où ma mère surgissait près des fromages râpés, dont elle a prélevé au passage deux gros paquets. Elle n'avait rien vu.

– Au revoir, madame, ai-je soufflé en empoignant un pack de dix-huit yaourts nature premier prix.

– Je vais te ramener à la maison, a dit ma mère en montant dans la voiture. Comme ça tu rangeras les courses pendant que je retournerai chercher ton frère et ta sœur à l'école et que je passerai prendre Élise. Et si tu as le temps, tu étendras le linge.

– Elle est où, Élise ?

– À son cours de cuisine. Aujourd'hui, c'est

chez Odette. Elle va nous ramener des tartes au poireau, on va se régaler... Et moi je n'aurai pas besoin de cuisiner ce soir, c'est formidable ! a conclu ma mère avec enthousiasme.

J'ai réprimé un haussement d'épaules. Comment faisait-elle pour garder toujours cette agaçante bonne humeur ? Avec son visage rond creusé de deux fossettes, ses yeux vifs et ses lèvres pleines étirées en un sempiternel sourire, elle était l'image même de la satisfaction. Et pourtant sa vie me paraissait encore moins enviable que la mienne, entre les va-et-vient à l'école, la cuisine, le ménage et les réunions de prières. Mais elle n'avait sans doute pas le temps de s'en rendre compte.

Les provisions à peine déchargées, elle est repartie au volant du monospace, en chantonnant un cantique de sa voix ferme et bien posée, qui lui valait l'admiration de l'assemblée lors du culte du dimanche. Cela me laissait une bonne demi-heure. Une demi-heure seule à la maison, une aubaine rare dont je devais profiter. J'ai attrapé les sacs de course et me suis ruée du frigo aux étagères à provisions, dressant des piles bancales de boîtes de conserve et de paquets de pâtes, déversant les patates dans le bac à légumes, enfournant les barquettes de viande au congélateur. Dix minutes, top chrono. J'ai repris mon souffle avant de décrocher le téléphone.

– Madame Castellane ? Excusez-moi de vous déranger, c'est Sarah... Je... je voulais vous dire que voilà, j'ai réfléchi, si vous êtes toujours d'accord pour me prêter des livres, vous pourriez peut-être les déposer pour moi chez votre belle-sœur, au pressing. Je m'arrangerai pour les récupérer samedi, en portant des vêtements à nettoyer... Non, non, c'est pas la peine que vous veniez me les porter à la maison. Au pressing, ce serait mieux... Oh, juste deux, parce que de toute façon je n'ai pas tellement l'occasion de lire... Je ne sais pas, une histoire d'amour, ou qui se passe dans un pays lointain... C'est très gentil, merci, merci beaucoup... Excusez-moi, mais je ne peux pas parler très longtemps, je dois y aller.

J'ai essayé ensuite d'appeler Manon, mais il n'y avait personne chez elle et son portable était éteint. Quel dommage, ça aurait été une occasion unique de bavarder tranquillement. Manon allait finir par m'oublier, j'en étais sûre : comment rester amies si on ne pouvait ni se voir ni se parler ?

J'ai vidé la machine à laver à grands gestes énervés : marre, marre de ces chemisiers de grand-mère, de ces jupes longues ! Marre d'étendre le linge ! Marre de ne plus voir Manon ! Marre de devoir ruser pour lire un roman ! Marre ! Pour tenter de me calmer, je me suis récité en boucle un verset des Proverbes : « L'insensé laisse sortir

toute sa colère, mais le sage refoule la sienne. L'insensé laisse sortir... »

Samedi, c'était jour de marché au village et ma mère ne manquait jamais d'y aller, se levant tôt pour être dans les premières devant les étals, et nous emmenant, Élise, Béatrice et moi, pour nous apprendre l'art d'acheter judicieusement. Au moment de partir, je lui ai montré ma veste beige, dont j'avais soigneusement frotté les poignets et le col de mes mains crasseuses et grasses la veille au soir.

– Sarah, a gémi ma mère, comment fais-tu pour salir autant tes vêtements ? C'est cher, le pressing ! Mais bon, on en profitera pour porter aussi le costume gris de ton père.

– Je suis désolée, maman, j'irai au pressing pendant que tu seras au marché, ai-je proposé d'un air faussement contrit.

La belle-sœur de Mme Castellane m'a accueillie de cet air mi-curieux, mi-dédaigneux que prenaient les gens du village quand ils avaient affaire aux « Rigoureux ». De mon côté, j'observais mine de rien les mèches d'un roux aussi vif qu'artificiel hérissées sur sa tête, son maquillage appuyé, les breloques dorées à ses oreilles. L'image même de la femme insensée et impudique, selon ce qu'on m'avait enseigné. Mais je n'avais pas envie de la juger : d'abord parce qu'elle était la

belle-sœur de Mme Castellane, mais surtout parce qu'elle était la mère d'Olivier Derval, qui avait hérité d'elle ses traits réguliers et sa taille élancée.

J'ai déposé sur le comptoir mon grand sac plastique et j'ai débité la phrase que j'avais préparée :

– Je viens porter ça à nettoyer, et puis je crois que madame Castellane a laissé un paquet pour moi... Sarah, Sarah Verdier.

– Ah oui, a fait Mme Derval. En effet. Tiens, le voilà.

Pendant qu'elle déballait les vêtements sales, j'ai ouvert précipitamment mon paquet : *Orgueil et Préjugés*, le titre n'était pas très alléchant, on aurait cru un commentaire de texte biblique. Heureusement, l'illustration compensait un peu cette mauvaise impression : c'était la photo d'une fille au sourire malicieux avec, en arrière-plan, un jeune homme brun terriblement romantique. Sous ce premier ouvrage, il y avait *La Fille du rajah*, qui promettait bien des aventures exotiques. Je me suis absorbée dans la lecture de la quatrième de couverture et je n'ai pas remarqué que la porte s'ouvrait. La voix du nouveau venu m'a fait brutalement revenir à la réalité.

– M'man, c'est juste pour te dire que j'vais déjeuner chez Ben. Et après on partira directement au tournoi.

Olivier, c'était Olivier. Il était en tenue de

sport, un gros sac de tennis à l'épaule. J'ai dégluti et tenté de dire « Bonjour » mais Mme Derval ne m'en a pas laissé le temps et s'est mise à lâcher sur son fils une rafale de questions :

– Tu es sûr que la mère de Ben est d'accord ? À quelle heure est ton match ? Tu veux que papa aille te récupérer ? Tu as pris ta genouillère ?

À quoi Olivier a répondu successivement :

– Mais oui. Trois heures. Pas la peine, je rentre à pied. Mais oui, t'inquiète !

Puis il a hoché vaguement la tête dans ma direction, a lancé à sa mère « À ce soir ! » et s'est éclipsé sans même entendre le « Bonne chance, mon chéri ! » qu'elle lui criait. J'ai rangé d'une main tremblotante les deux livres dans la poche de l'imperméable que j'avais tenu à mettre ce matin, malgré le temps ensoleillé, et j'ai pris sans un mot la fiche que me tendait Mme Derval du bout de ses ongles carminés. J'avais passé plus d'un mois sans voir Olivier, même de loin, et de me retrouver ainsi à quelques pas de lui m'avait vraiment remuée. J'ai enfoncé les deux mains dans mes poches, caressant mon précieux butin, et je suis retournée sans me presser vers les étals du marché. Il fallait être audacieux, prendre des risques pour avoir ce que l'on voulait. J'allais continuer dans cette voie : trois heures. Au tennis.